

1930
Le Bal des petits souliers (1926 – vers 1960)
Une oeuvre de la Ligue de la Jeunesse féminine

Par Ginette Saint-Jean

In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 208-210.

Vous rappelez-vous ces belles jeunes filles en fleurs dont les photos agrémentaient la page mondaine des journaux montréalais? Leurs vaporeuses robes blanches et leurs frais minois représentaient l'élite féminine d'alors. Nous sommes dans les années 1930, et à chaque automne a lieu une soirée d'importance, le Bal des petits souliers. Sous les auspices de la Ligue de la jeunesse féminine, cet événement a pour but de recueillir les fonds nécessaires à l'achat de 800 paires de chaussures qui seront distribuées aux enfants pauvres. Au début, le Bal ne regroupait que quelques membres de la Ligue mais bientôt il fut placé sous la présidence d'honneur du lieutenant-gouverneur, à qui les débutantes de la saison étaient présentées. Un public plus large fut ainsi sensibilisé à l'œuvre du Bal et son prestige s'en trouva accru d'autant. Voilà pourquoi, durant plus de trente-deux ans (1928-début 1960), l'hôtel Windsor accueillit dans sa grande salle de bal, sous son immense lustre, ces distinguées débutantes qui, tout en effectuant leur entrée dans le monde, contribuaient au réconfort des plus démunis. Au fil des ans cependant, une conscience sociale plus aigüe se développa au Québec, entraînant peu à peu une duplication des œuvres de la Ligue de la jeunesse féminine. Sa réputation en fut ternie au point de devenir, dans les dernières années de son existence, l'image du snobisme et de l'élitisme. Il serait toutefois malheureux qu'on ne garde de cette œuvre que ce souvenir déformé, car la Ligue de la jeunesse féminine mérite de rester dans nos mémoires comme une association utile qui a répondu aux besoins de son temps.

Durant les années 1920, Thérèse Casgrain luttait pour l'obtention du droit de vote des femmes au niveau provincial. Malgré toutes les énergies que nécessitait cette démarche, elle perçut, lors de ses rencontres avec divers groupes féminins, que très peu d'activités productives étaient offertes aux jeunes bourgeoises d'alors. En effet, à cette époque, la majorité de ces jeunes filles se bornaient à attendre le mariage en meublant leurs loisirs par des passe-temps jugés improductifs. Il faut se souvenir que durant ces années, les études universitaires leur étaient à toute fin pratique inaccessibles et le travail rémunéré considéré bien en deçà de leur condition. Thérèse Casgrain, lors de ses nombreux voyages, découvrit l'existence des Junior Leagues, alors actives aux États-Unis et au Canada. Ces « Leagues » recrutaient surtout des jeunes filles de milieux aisés qui employaient leur temps libre à secourir malades et indigents. L'équivalent québécois fut donc mis sur pied et c'est ainsi qu'en 1926 la Ligue de la jeunesse féminine fut fondée. Afin de frapper l'opinion publique, Thérèse Casgrain choisit, pour former son premier comité, quelques dames patronnesses fort connues et dont la réputation était bien établie. C'est au Ritz-Carlton qu'eut lieu la première rencontre de la Ligue et c'est lors de cette

réunion qu'une résolution choc fut adoptée : les membres de la Ligue de la jeunesse féminine votèrent contre la nomination d'un chapelain comme directeur spirituel du nouvel organisme. Cette décision provoqua un grand étonnement et de vives réactions car, pour la première fois dans l'histoire des œuvres charitables de Montréal, un tel patronage était écarté. Néanmoins, ces premiers remous passés, la Ligue prit rapidement sa place dans la société et compta bientôt 300 membres. Sa première présidente fut Hélène Grenier, la nièce du sénateur Dandurand, et plusieurs des présidentes subséquentes portaient, elles aussi, les noms de grandes familles montréalaises, tels les Pretty, Masson et McNichols.

Bien que le Bal des petits souliers soit l'œuvre la plus connue de la Ligue, plusieurs autres causes ont bénéficié de son attention. L'Assistance maternelle comptait parmi ses œuvres privilégiées. Les bénévoles s'y retrouvaient à la pharmacie, y servaient le thé et cousaient des couches et layettes afin de venir en aide aux jeunes mères nécessiteuses. La Ligue offrait également un service de bibliothèque aux hôpitaux Notre-Dame et Saint-Luc. De plus, c'est grâce à l'action des membres de la Ligue qu'en 1936 l'École des enfants infirmes fut fondée.

Lorsque survint la révolution tranquille et la remise en question de bien des institutions et valeurs traditionnelles, vers la fin des années 1950, la Ligue connut les premières secousses qui allaient irrémédiablement entraîner sa disparition. Le vent de libération qui soufflait alors permit aux jeunes filles d'entrevoir des orientations et des choix de vie jusque-là impossibles. Leurs projets pouvaient maintenant s'étendre au-delà du mariage vers une carrière et une prise en charge entière de leur autonomie, cela dans le contexte de l'émergence de l'État providence. On comprendra facilement que toute la philosophie qui sous-tendait la raison d'être de la Ligue de la jeunesse féminine ne pouvait désormais répondre aux besoins de ces jeunes filles modernes. Du même coup, son image périmée devenait l'incarnation désuète d'une époque révolue qu'il tardait à cette nouvelle génération d'oublier.